

Homélies de José Lhoir : année C - cahier 2

Et puis encore ceci pour terminer :

Jésus ne condamne pas la femme adultère.

Pas rien qu'elle. Nous non plus il ne nous condamne pas.

Jean explique dans un merveilleux passage, que c'est notre cœur qui nous condamne.

Notre cœur sait très bien qu'on n'y est pas, il n'est pas fier de nous et nous le fait savoir.

Mais Dieu qui connaît toutes choses est plus grand que notre cœur.

La chose se lit dans la première lettre de saint Jean :

« Devant lui nous rassurerons notre cœur, quelque reproche que le cœur nous adresse ; car Dieu qui connaît toutes choses est plus grand que notre cœur ! » (1 Jn, 3-20)

Année C - 2^{ème} dimanche du temps ordinaire - Jean 2, 1-11

600 litres de vin, semble-t-il, et pas n'importe lequel ! ... De quoi assommer tout un régiment. Même si, comme on le dit, la fête durait huit jours, et que tout le village était invité, ça fait quand même beaucoup...

Le récit de Cana est plus d'une fois choisi comme évangile lors d'un mariage et on dit : « Jésus était présent aux noces, il se veut présent aux joies humaines, il sanctifie le mariage par sa présence ». C'est vrai, ce n'est pas l'essentiel.

Parfois aussi on souligne le rôle de Marie : c'est à sa demande que Jésus accomplit le signe. C'est vrai aussi, mais ce n'est pas l'essentiel non plus.

J'essaie de me dire ce qui me paraît l'essentiel, ce qui s'est passé et qui est signe d'autre chose, et puis je vous dis tout le mal que je pense du miracle.

Ce qui s'est passé : en bref, une noce qui va tourner mal faute de combustible. Marie qui sent le vent du boulet, réagit au quart de tour. Et Jésus, qui s'est d'abord fait prier, finit par intervenir de la façon qu'on sait.

De la noce, des tourtereaux, on ne sait rien. Ils ne constituent manifestement pas le centre de gravité du récit, c'est Jésus et son vin merveilleux qui sont au centre.

Or, tout cela constitue un signe, dit Jean, « *tel fut le premier signe que Jésus accomplit* ». Il aime bien les signes, Jean, son évangile en est plein. Sans doute parce que les signes donnent une lumière tamisée, ils ne contraignent pas, ils respectent la liberté, on peut passer à côté sans s'en apercevoir.

Jean court après le sens qui se cache derrière le signe ; ce n'est pas tellement ce qui se passe qui l'intéresse mais ce qui se cache derrière ce qui se passe, ce qu'il y a derrière ce qui se passe ; c'est le signifié

Il lui dit qu'un nouvel avènement est possible. Il dit : je ne te condamne pas. Il me dit pas : je te pardonne. Ce n'est pas à lui à pardonner mais à celui qui a subi l'offense, si offense il y eut.

Il ne dit pas : je te pardonne. Et la parole de Jésus a traversé les siécles :

« Que celle qui est sans peccche lui jette la première pierre » fait partie du patrimoine immatériel de l'humanité.

Et voilà accomplie la promesse faite par les prophètes : « Le Seigneur préparera pour tous les peuples en Zion, un festin de riades grassez, un festin de bons mets, de riades grassez juteuses, de bons mets délicieux », lit-on chez Lassalle dans une note prélevée dans le menu (Tasset 25, 6-10).

Qui semble avoir prévu jusqu'à menu !

Qui semble avec un abondance. Qui bien on en reste au vin et on se soulle, ou bien on va voir derrrière.

Donc une noce avec du vin en abondance. Qui bien on en reste au vin en mettant en lui toute sa confiance : « faites tout ce qu'il vous plaît pour moi, des tourteraux de la noce, il n'en est pas question :

Le véritable époux du récit n'est pas celui qu'on pense.

Et l'épouse de la noce, c'est Marie ; c'est le peuple représenté par le rôle maternel de Marie qui interviennent auprès de son fils, mais elles ne sont pas premières.

Marie n'est pas ici d'abord en qualité de mère mais en qualité d'épouse, elle est l'épouse, elle est le peuple, elle est nous tous.

Il n'est sans doute pas interdit de tirer de Cana des conclusions sur deux.

Marie. C'est elle qui est le peuple que Dieu aime et qui le lui rend bien en mettant en lui toute sa confiance : « faites tout ce qu'il vous plaît ».

Marie appelle « mère de Jésus » et pas son nom, pour quoi Jesus lui est hautement symbolique : (pourquoi six jarres et pas sept, pourquoi il y a cours à l'essentiel en vous faisant grâce des détails d'un texte qui desséchée. « La chose est-elle permise », demande Jésus ?

Il n'est pas évident que Jésus soit un homme à la main à avoir le culte de guérir un jour de sabbat un homme à la main Marc, 3, 50, rapporte qu'un observateur Jésus pour sauver si l'allait vous souvenez :

Une mise en garde contre cette terrible dureté de cœur, cette compassion, à l'humilité, au silence.

Si Jésus a raison, et si notre récit est le plus beau de tout l'évangile, le cœur en est peut-être la finale,

Impossible pourtant bien sûr de ne pas y voir une invitation à la compassion dans nos relations humaines.

On ne copie pas Jésus, on trahisse avec lui.

Le récit n'entend pas nous dicter le comportement que nous devons pas le but de ce récit.

Je me suis promis de ne pas nous faire la morale, parce que tel n'est pas le but de ce récit.

Ce n'est pas à lui à pardonner mais à celui qui a subi l'offense, si offense il y eut.

Il ne dit pas : je te pardonne.

Ce n'est pas à lui à pardonner mais à celui qui a subi l'offense, si offense il y eut.

Il ne dit pas : je te pardonne.

Il ne dit pas : je te condamne pas.

Il dit : je ne te condamne pas.

Il la libère et du regard des autres et, peut-être, de celui qu'elle portait sur elle-même.

D'abord, il s'agit d'une noce. Or, le mariage est l'image préférée de plus que le signifiant, pour employer des termes techniques. Or, il en cache des choses derrière le signe, si on veut bien aller voir.

Peut-être pour dire les rapports de Dieu avec son peuple. Dieu est l'époux, le peuple est l'épouse. On a l'impression que Jésus sempare du repas de noces aquel on l'a invitée, qu'il le squatte, le fait siéner pour lui donner son sens à lui et proclamer qu'il est venu le temps où Dieu refait avec son peuple l'alliance éternelle promise par les prophètes.

Et dans cette noce, il y a du vin, beaucoup de vin. Détail important : c'est l'époux qui offre à l'épouse le vin. Ici, c'est Jésus qui l'offre.

Conclusion : c'est lui l'époux.

Je peux me faire moniteur d'images ?

Jésus-courage: il en fallait pour affronter cette meute déchaînée et n'être pas de son côté.

Première scène :

On le somme de porter un jugement : lui fait silence, un silence qu'on appelle assourdissant et qui exaspère. Il écrit sur le sol, distraitemment, il n'entend pas, il est ailleurs. La seule fois où on l'ait vu écrire, les seuls mots qu'il ait jamais écrits : sur le sable...

Deuxième scène :

Les adversaires insistent : Jésus dit alors la phrase qui va traverser les siècles, il les renvoie à eux-mêmes et eux, honnêtes ou penauds, battent en retraite.

Jésus ne veut pas assister à leur défaite, il continue à écrire sur le sol. On ne s'acharne pas contre un ennemi tombé à terre.

Il ne veut pas connaître cette mauvaise joie que les Allemands appellent *Schadenfreude* : joie des dégâts, joie amère de constater qu'on avait raison.

Troisième scène : Jésus est seul avec la femme.

C'est le sommet du récit.

Il règne un grand silence après le tapage du début, une grande paix.
« Je ne te condamne pas.

Ceux qui t'accusaient voulaient savoir ce que je pense : ils ne le sauront pas,

c'est un secret entre toi et moi. »

Jésus ne dit pas : « Tu as raison et ils ont tort. »

Il n'y a ni condamnation ni acquittement judiciaire.

Il n'y a pas non plus déclaration solennelle sur le système juridique. Si tel avait été le cas, les pharisiens et les scribes auraient dû être là pour l'entendre.

Jésus n'a en vue que le sort de cette femme.

dit-il *femme*, pourquoi il la fait attendre, la rabroue d'abord pour l'exaucer ensuite ?

(Devoir de vacances : *allez lire les notes au bas de page dans vos bibles : Jean chapitre 2.*)

Mais il me faut encore dire un mot du miracle, je vous l'ai promis.

Le miracle de Cana est de ces miracles qui, plus d'une fois, font sourire. Je dis sourire, pas ricaner. Et ce sourire est une réaction de santé : impossible de prendre le miracle à la lettre. Il a dû se passer quelque chose, mais quoi ? Jean, manifestement, en rajoute ! Nous n'aimons pas les miracles, les anciens en raffolaient.

Évidemment j'en parle à mon aise aux adultes qui m'écoutent. Mais je serais bien embarrassé de répondre à un enfant qui me demanderait, comme font les enfants : « *C'est vrai ?* ». Comment leur expliquer que c'est à la fois vrai et pas vrai ? Comment les catéchistes expliquent-ils la chose aux enfants ? Comment leur dire que l'évangile n'est pas un conte de fée et qu'il est pourtant merveilleux ?

A nous, adultes, je dis que la question qu'on emporte avec soi en ce dimanche de Cana, n'est pas s'il y a bien eu un miracle mais si on croit que Jésus transforme en un vin merveilleux l'eau inodore, incolore et insipide de nos vies.

Encore une réflexion, sur les jarres, à cause d'une chose importante qui a lieu aujourd'hui à Rome. Ces jarres vides signifient que « *le vin manque, il n'y a plus de vin dans la maison Israël, il y a des jarres mais elles sont vides* ».

Il doit y avoir ici une note polémique : quand Jean écrit son évangile (vers 100) la cassure se dessine entre ce qui va devenir le premier et le second testament. Malgré Cana et la suite, tout le monde n'est pas devenu disciple. Les foules n'ont pas suivi. Et les évangélistes ne portent pas les Juifs dans leur cœur.

On a dit que pour Marc : les Juifs sont ceux qui ne comprennent pas.

Année C - 5ème dimanche de Carême - Jean, 8, 1-11

La plus belle page de l'évangile, disait Marc el Pagnol.

La femme adultera, c'est d'abord une scène sordide : une femme,

seule, humiliée par une meute de males.

Au nom de la religion ?

Au nom de ce que la religion peut, parfois, avort de hideux

fanatisme.

Et où est-il son homme ?

Il est vrai que c'est plus à Jésus qu'à la femme qu'ils en veulent mais

quand même !

S'impose à moi l'image des tondues de la libération à qui Paul
Huard, qui n'était pourtant pas suspect de complaisance vis-à-vis de
S'ils avaient été contemporains, Huard aurait été du côté de Jésus
poème.

Jean Ferrat aussi.

Et Georges Brassens, mais pas pour les mêmes motifs.

Résistions à la tentation de tirer de cet épisode célèbre des

La phrase fameuse « Que celui qui est sans péché », cette phrase ne
veut pas ébranler l'ordre social.

Résistions même à la tentation de voir dans ce récit des directives

Il nous faut tout d'abord, et tout simplement, regarder Jésus.

Précises pour nous-mêmes.

Pour Jean : ceux qui ne veulent pas comprendre.
Pour Luc : ceux qui pourraient comprendre.
Pour Matthieu : ceux qui ne veulent pas comprendre.

Confiions au Seigneur l'événement important qu'il va se passer
aujourd'hui : le pape se rend à la synagogue de Rome. L'Eglise a
demandé pardon pour les torts qu'elle peut avoir eu envers les Juifs.
Parmi tant de nouvelles qui nous charginent, tant de questions, tant
de problèmes, ça fait du bien, parfois, de se rappeler qu'il y a des
chooses qui ne vont pas si mal ...

Année C - 3ème dimanche du temps ordinaire –
Luc, 1, 1-4 ; 14-21

Jesus referma le livre, le rendit au serviteur et s'assit.
Puis il dit simplement :
Cette parole d'Ecriture, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit.

C'est exactement la définition de l'hommelie.
Car l'hommelie ne consiste jamais qu'à dire :
Cette parole d'Ecriture, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit.
Et puis, avec cette homélie qui tient en une phrase, Jésus est le
champion toutes catégories de la brievete.

Bien sûr, il faut autre chose encore.
Et la parole ne suffit pas.
Dieu ne se prouve pas autant qu'il s'éprouve,
il faut qu'il fasse dieu pour que les gens y croient,
Ce qui a convaincu le bouquinier d'Ephèse et le débardeur de
Corinthe,
ce n'est pas d'abord la parole de Paul,
c'est d'abord le spectacle de gens qui s'aimaient et parvenaient à
vincire leurs divisions.

C'est en tout cas la thèse du philosophe René Girard. Il dit que tout le mal vient de ce que l'on veuille s'approprier ce que l'autre possède et que nous n'avons pas.

Je veux avoir ce que tu as. Je ne supporte pas que tu aies ce que je n'ai pas.

Je veux être ce que tu es et que je ne suis pas, et à la limite, je te supprimerai si c'est pour moi la seule façon d'être ce que tu es et que je ne suis pas.

Il appelle cela la « rivalité mimétique ».

Ne dites pas que la jalousie est un sentiment infantile qui n'a plus cours chez les adultes que nous sommes devenus : la seule différence entre l'enfant et nous, c'est sans doute que chez les enfants, la jalousie est visible à l'œil nu, brute de décoffrage. Nous, « les grands », nous avons appris à la cacher.

(En passant : coup de chapeau aux parents qui apprennent à leurs enfants à ne pas être jaloux.)

Je ne tire pas de cette parabole une leçon de morale. J'ai mieux à faire que vous dire : ne soyons pas jaloux. Je vous annonce au contraire une extraordinaire bonne nouvelle : Dieu nous aime tous de manière unique ; nous sommes uniques à ses yeux. (La « petite » sainte Thérèse a de très belles pages sur ce sujet.)

C'est pourquoi cette parabole de la joie du père se termine par un silence. On ne sait pas si l'aîné a dit oui à son père.

Et moi je termine par une question : comment la faites-vous se terminer, la parabole ?

L'aîné s'est-il laissé convaincre, selon vous ?

Nous sommes-nous laissés convaincre, puisque l'aîné c'est nous ?

Et c'est pourquoi, lorsque Jean-Baptiste n'y comprendra plus rien, et, de sa prison, enverra à Jésus des émissaires pour demander à Jésus s'il est bien le Messie, Jésus leur fera répondre :

*Allez rapporter à Jean ce que vous voyez :
les aveugles voient,
les boiteux marchent,
les lépreux sont guéris.*

Il y a encore ceci :

C'est que, dans sa bouche, au tout début de sa mission, c'est un véritable discours programme dont il s'agit, comme un portique.

Voilà comment Jésus conçoit sa mission.

Il aurait pu choisir d'autres textes, qui donnent du Messie une autre image.

Maintenant encore, il y a tant d'images de Jésus en circulation. Il a préféré celle-ci, que nous connaissons bien, il en a fait la pierre de touche.

Mais, Seigneur, quel monde à l'envers, quelle cour des miracles, ton royaume ! Des opprimés, des prisonniers, des aveugles, des pauvres...

Et toi qui annonces une vraie justice, une vraie justice à de vrais pauvres.

Ainsi qu'il est dit dans le psaume :

*Avec justice, il jugera le petit peuple,
Il sauvera les fils des pauvres.
En ses jours justice fleurira
Et grande paix jusqu'à la fin des lunes.
Il délivrera le pauvre qui appelle
Et le petit qui est sans aide.*

Elle est à la fois semblable aux deux premières et différente.

Sembliable parce qu'il y est question d'un père qui retrouve son fils. Différente parce qu'un troisième personnage entre en scène : le fils aîné. Et ce fils aîné joue un rôle si important qu'on pourraît donner son nom à l'épisode nom à l'épisode. Et dire que cette parabole n'est ni celle du père, ni celle du fils mais celle du frère.

Il lui dit : « Tu veux mieux que les belles que tu as faites ». (ça ne se trouve pas dans le texte, c'est que le père déroule le tapis rouge. L'aîné prend très mal la chose. On pardonne sans doute plus facilement aux siens. Qu'un père pardonne à son fils, n'a peut-être rien d'extraordinaire. Il lui dit : « Tu veux mieux que les belles que tu as faites ». Le père pardonne donc à son fils : Il au moins pense.)

Le père pardonne donc à son fils : Il ait fait mal et qu'il est sans doute excessif. Mais écoutez la suite : le père viennt me trouver et sauvez-vous ce qu'il me dit quand il me prend à part ? Il me dit : « Non, je ne suis pas injurieuse lors. Je vous aime autant que l'autre, mes deux filles. Vous êtes tous deux uniques à mes yeux. Si je ne vous aime pas de la même façon, que vous importe ! Tais-toi, tu es toujours avec moi, que cela te suffise, ne te compare pas. »

Tout le mal du monde vient peut-être de ce qu'on se compare aux autres et qu'on est jaloux.

Decidément l'apport essentiel du christianisme au patrimoine de l'humanité :

Il ne reste jamais longtemps à la même place.
Il ne porte pas de vêtement distinctif
C'est pourtant là qu'on l'honore.
D'un côté des sans-pouvoir, des tourments,
Toujours chez les pauvres, jamais chez les riches,
chez les personnes et chez les sondanées.
Jésus se trouve chez les enfants qui sortent de leur maison,
Recevez-le comme une question.
Qui lu ceci, qui fait mal et qui est sans doute excessif.

Comment allons-nous retraduire cela pour aujourd'hui ?
Parler d'aujourd'hui avec l'heure actuelle aux pauvres,
annoncer une année de bienfaits accordée par le Seigneur.
Il faut enoyer pour la bonne nouvelle aux pauvres,
annoncer aux pauvres qu'ils sont libres
et aux margelés qu'ils verront la lumière,
offrir aux opprimés la libération,
qui fait mal et qui est sans doute excessif.

C'est à nous aujourd'hui qu'il est dit :
L'esprit du Seigneur est sur toi
parce qu'il a consenti par l'ordination.
Il a envoyé pour la bonne nouvelle aux pauvres,
annoncer aux pauvres qu'ils sont libres
et aux margelés qu'ils verront la lumière,
offrir aux opprimés la libération,
qui fait mal et qui est sans doute excessif.

Et qu'il est impossible de faire un aveugle historique des hommes,
si on ne travaille pas à l'avancement,
sur cette terre et dans cette vie,
d'un monde qui soit le reflet de sa lumière.

Année C - 4^{ème} dimanche de Carême - Luc, 15, 1-32

Ce sont peut-être les paraboles les plus connues.

Trois sœurs : la brebis perdue, la drachme perdue, le fils perdu.

On les appelle « *paraboles de la miséricorde* », elles se trouvent chez Luc.

Question d'intitulés d'abord :

Il serait plus correct de ne pas dire : « *La parabole de la brebis perdue et retrouvée* »

mais « *la parabole du berger qui retrouve la brebis perdue* ».

L'accent n'est pas sur la brebis perdue mais sur la joie du berger qui la retrouve.

Il ne faudrait pas dire non plus : « *la parabole de la drachme perdue* »

mais « *la parabole de la femme qui retrouve la drachme perdue* ».

L'accent n'est pas sur la drachme perdue mais sur la joie de la femme qui la retrouve.

Il ne faut pas dire : « *la parabole du fils prodigue* »

mais « *la parabole du père généreux qui retrouve son fils perdu* ».

L'accent n'est pas sur le fils perdu mais sur la joie du père qui le retrouve.

Le berger, la femme, le père : ce sont des images de Dieu.

Dieu est comme ça, dit Jésus, il a des coups de cœur.

La joie folle, disproportionnée, de retrouver ce qu'on aimait et qu'on avait perdu, ça le connaît.

Nous aussi. Ce que ça peut être fou, l'amour !

Car enfin, la femme qui invite ses amis : mais elle va dépenser plus que la somme retrouvée !

Et le berger qui laisse son troupeau pour partir à la recherche de la brebis perdue : il est fou, il risque de perdre les autres !

Il est fou, Dieu !

Voilà pour les deux premières paraboles, la brebis et la drachme.

Mais les choses se corseront avec la troisième, celle du père du fils et du frère.

Année C - 4^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 4, 21-30

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Année C - 5^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 5, 1-11

Ce récit de la pêche merveilleuse (je préfère « merveilleuse » à « miraculeuse », la pêche miraculeuse étant une attraction des fancy-fairs paroissiales), en quoi nous concerne-t-il ?

Je fais un arrêt sur image sur le mot « foi ».

Pierre, qui a peiné sans rien prendre, accepte, sur la parole de Jésus, de recommencer.

Ce devait être vexant, pour le pêcheur de métier qu'il était, de recevoir des conseils d'un travailleur du bois qui n'y connaissait rien.

C'est une image de la foi.

La foi qui n'est pas d'abord adhésion intellectuelle à une doctrine mais confiance faite à quelqu'un.

Faire confiance à quelqu'un, c'est plus que lui donner quelque chose, c'est se donner soi-même.

C'est pourquoi la foi ne contredit pas la science.

Le contraire de la foi n'est pas la science.

La science ne remplace pas la foi, ne la concurrence pas.

Le contraire de la foi est la méfiance.

Et peut-être que les hommes se divisent en deux camps : les gens qui se méfient et les gens qui font confiance.

Ou, autrement et mieux, peut-être y a-t-il deux hommes en nous : l'un qui se méfie et l'autre qui fait confiance.

Jésus, plus d'une fois, donne les enfants en exemple :

*Si vous ne devenez comme des enfants,
vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu.*

On interprète souvent : il les donne en exemple parce que les enfants sont purs, bons, innocents.

Je ne sais pas si les enfants sont tout cela. Freud en tout cas n'en croit rien.

Pour lui, l'enfant est le père de l'homme.

Tout ce qu'il y aura dans l'homme est déjà dans l'enfant.

N'ayant pas été père, je ne prends pas position dans la controverse.

Il nous donne les enfants en exemple parce que les enfants font confiance,

Purs, bons, innocents, les enfants le sont peut-être.

Mais ce n'est pas pour cela que Jésus les donne en exemple.

Il nous donne les enfants en exemple parce que les enfants font confiance,

ils ne se méfient pas,

ils ignorent la méfiance qui constitue l'adulte.

Devenir adulte, c'est sauver qu'on peut être trompé,

c'est avoir appris que les autres peuvent mentir.

Un enfant ne se méfie pas.

Malheureusement à celui qui trompe un enfant

pouvoir tenir.

Mais alors, diriez-vous, c'est triste de deviner adulte,

si, pour deviner adulte, il faut avoir été trompé.

Oui, il faut bien deviner adulte,

il faut perdre sa naïveté enfantine,

cesser de croire au Père Noël.

Coutez la suite,

car il y a une suite, une session de rattrapage.

Il est possible de deviner adulte tout en restant enfant.

Jésus nous invite à redevenir enfants :

Si vous ne差别nez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des ciels...

Ce disant, Jésus ne nous demande pas que nous revenions à la naïveté préchristienne de l'Enfance,

et les jardiniers sont patients comme les graines de leur jardin.

Dieu est patient comme un jardinier,

car qu'y a-t-il de plus patient que les graines ?

Les images de patience, c'est en botanique qu'il faut aller les chercher,

comme un jardinier, un pépiniériste, un botaniste.

Il sait attendre comme un bon pédagogue,

Dieu est patient, infiniment patient.

Et puis il y a, pour finir, cette charmant parabole sur la patience du maître : elle se passe de commentaire.

Les bombes sont tombées sur la maison voisine,

et la grand-maman dit : merci Séigneau !

Et de fait, les bombes ne tombent pas sur la maison,

maison.

La famille s'est réfugiée dans la cave durant un bombardement

un ami me raconte qu'en 40, pendant l'invasion allemande,

je me fais comprendre par un exemple ;

Il y a une certaine lagune de concorde la Providence qui n'est pas

mais nous ne savons pas comment,

Et de ce qu'on ne sait pas, il ne faut pas parler.

Bien sûr qu'il est avec nous, qu'il est présent à tout ce qui nous

arrive,

comme si ils étaient en ligne directe avec lui.

Il y a des gens qui se font fort de déchiffrer les voies du Séigneau

L'assassin Dieu en dehors de ce qui nous arrive, ne déchiffre pas ses voies.

Si le malheur n'est pas une punition, le bonheur n'est pas une récompense.

c'est ce qu'on appelle le malheur innocent, celui qu'on ne peut pas éviter et qui pose un bien plus redoutable problème.

C'est à une autre réflexion que je vous invite : nous aussi, spontanément, nous faisons un lien entre la souffrance et le mal et nous disons « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour en arriver là ? » (Et je crains qu'on ne continue à dire aux enfants qui se font mal après avoir été méchants : « C'est Jésus qui te punit ».)

Comme les disciples de Jésus, ailleurs dans l'évangile, lui demandaient devant l'aveugle-né : « Qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » Pas de châtiment sans crime, continuons-nous à penser : s'il y a châtiment, c'est qu'il y a crime quelque part. Dans le livre de Job, qui est tout entier une longue réflexion sur le mal et le malheur, ses amis, ratant une belle occasion de se taire, viennent dire en substance à ce pauvre qui n'en peut mais : « Tu ne l'as pas volé ».

Quelle image de Dieu ! Quelqu'un qui passe son temps à guetter nos faux pas pour nous en punir !

Notre évangile barre cette fausse piste. Il dit : non, Dieu n'est pas à la source de la souffrance et du malheur, le malheur n'est pas une punition.

Mais il nous invite aussi à autre chose, il y a une autre fausse idée à redresser. Soyons logiques : si nous déliions malheur et péché, déliions aussi bonheur et vertu,

il nous invite à réapprendre la confiance, à reconquérir la confiance.

Malgré le mal qu'on nous a fait, ce serait une sorte de naïveté seconde, comme disent les philosophes, une naïveté critique, qui sait qu'elle est naïve. Et qui se conquiert lentement.

La vie peut nous avoir fait mal, nous avoir blessés. « *L'important, disait Sartre, n'est pas ce que la vie a fait de nous, mais ce que nous faisons de ce que la vie a fait de nous.* »

Tout cela se lit dans l'aventure de Pierre. Sa tête lui disait : « Rentre les filets, arrête de perdre du temps.» Mais il y avait cet homme qui lui disait autre chose. Et cet homme, il l'aimait. Pierre carburait à la confiance, c'est ce que j'ai appelé la foi. Nous carburons tous à la confiance.

Année C - 6^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc 6, 17-26

Il existe deux versions des bénédictrices : vous avez entendu celle de Luc. Celle de Matthieu est plus connue, plus facile aussi.

Matthieu « spiritualise » : il dit : *Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, le royaume des cieux est à eux* (on peut donc être riche et avoir une âme de pauvre), tandis que Luc dit : *Heureux les pauvres*, tout court, (c'est un thème qui lui est cher), *heureux ceux qui ont faim*, tout court (et pas comme Matthieu, ceux qui ont faim et soif de justice), *heureux ceux qui pleurent*, *heureux ceux que les autres haïssent et repoussent*.

Et pour être bien sûr qu'on a bien compris, Luc dit deux fois les choses, une fois de manière positive, une fois de manière négative, bientôt des malédicitions : heureux ceux qui plaignent, malheureux ceux quirient, heureux les pauvres, malheureux les riches,

chooses, deux réflexions, une pour la première bonté, une seconde pour les trois autres. La première bonté : heureux les pauvres, on peut la comprendre ; c'est un point de son credo aujourd'hui que Luc tient beaucoup : il ne cessera de redire non qu'elles sont mauvaises mais qu'elles sont une sombre brûte, Ce Pïlate, nous le connaissons bien, c'est celui du procès de Jésus. On sait que dans ce monde romain qui n'était pas tendre, Pïlate était à la laisse une réputation épouvantable et on a même du Pïecartier du pouvoir.

Non, dit Jésus, ces gens n'étaient pas plus coupables que les autres, et ne condamnez pas ceux qui vous êtes meilleurs puisqu'ils ne vous arrivent : le malheur n'est pas une punition mais avons tous à nous nous avons tous à nous convaincre.

Et ces autres qui sont morts dans l'écroûlement d'une tour, eux non plus n'étaient pas plus pécheurs que les autres, et vous ne l'êtes pas moins parce que rien ne vous arrive : le malheur n'est pas une punition et nous avons tous à nous convaincre.

je remarque que si on voulait faire une réflexion sur le mal, (pardonnez-moi d'en parler comme un entomologiste), on trouverait ici une distinction fondamentale :

les gens massacrés relèvent du mal dont les hommes sont responsables et qu'ils pourraient éviter, dont on pourrait venir à bout (je réve) si on s'y mettrait tous ;

la tour écroûlée, par contre, est d'une autre sorte,

et Luc nous dit : ne croyez pas trop vite être du nombre,

que des riches généreux ça existe ; de pauvre,

Marié qui affirme qu'il est possible d'être riche et d'avoir un cœur

les deux :

Il faut sans doute tenir ensemble Matthieu et Luc, ils ont raison tous deux : c'est une chose qu'on ne dit sans doute pas assez. contre le sexe ; II y a dans l'Ecriture plus de mises en garde contre la richesse que racoune, L'histoire de Lazare.

On ne voit même plus, comme le mauvais riche, le pauvre Lazare à ne plus vivre pour elles, on oublie tout le reste.

qui fait par ne plus voir qu'elles, leur danger, c'est qu'elles engluent, les mairies comme on mairie des produits toxiques.

Il ne cessera de redire non qu'elles sont mauvaises mais qu'elles sont dangereuses,

Luc passe son temps à mettre en garde contre les richesses, c'est un point de son credo aujourd'hui que Luc tient beaucoup : La première bonté : heureux les pauvres, on peut la comprendre ;

il ne cessera de redire non qu'elles sont mauvaises mais qu'elles sont une seconde pour les trois autres.

Il lui coûtera cher, son coup de cœur, et il lui arrivera de s'en mordre les doigts !

Il souffrira avec l'homme et sans l'homme, pour lui et contre lui.
Que de fois il devra lui reprocher son infidélité, que de fois il piquera des crises de jalousie.
Mais – c'est dit jusqu'à plus soif à tant de pages du premier testament – il ne lui retirera pas sa promesse.

Ceci encore :

Enchantement et attachement, ne serait-ce pas la règle des amours humaines ?

L'amour humain (je pense à l'union de l'homme et de la femme qui est dans la Bible image des mœurs divines) ne serait-il pas, lui aussi, enchantement - attachement ?
Enchantement qui s'attache ?

Pas enchantement seulement

(être amoureux est à la portée du premier adolescent venu), ni enchantements successifs.

Pas non plus attachement sans joie.

Mais enchantement qui s'attache.

L'enchantement serait « *Vraiment celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair* »...

Et l'attachement : « *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et tous deux ne feront plus qu'un.* »

Évidemment, en tout ceci, vous pensez peut-être : qui copie l'autre ? Qui a commencé, qui a aimé le premier ?

Dieu ou l'homme ?

Est-ce lui qui nous imite ou nous qui l'imitons ?

Nous qui sommes comme lui ou lui qui est comme nous ?

La bonne nouvelle de l'évangile est que c'est lui qui a commencé. Et qu'il est toujours avec nous...

vérifiez de temps en temps s'il n'y a pas d'adhérences, comme on dit en médecine.

Une deuxième réflexion sur les trois autres : heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui ont faim, heureux ceux à qui on fait du mal.

C'est plus difficile :

comment voulez-vous, à qui voulez-vous dire une chose pareille ? Jésus lui-même ne l'a pas fait, toute sa pratique a fait le contraire : il a passé son temps à mettre les gens debout, à se battre contre l'exclusion, la solitude, la souffrance.

Il nous invite à lutter comme lui contre la faim et la souffrance, à rendre la planète plus fraternelle, plus habitable, plus juste.

Il ne nous invite pas à courir après la souffrance et l'échec et la mort ;

l'évangile est vie et joie, non souffrance et mort.

Alors, je suis formel, c'est ma façon de comprendre : il ne faut jamais dire ces bénédicences à personne, il faut les mettre en enfer, nous n'avons le droit de les dire à personne, elles doivent rester un secret que Jésus seul peut dire à chacun de nous.

Et ce secret le voici, (je le dis avec tremblement, et c'est Jésus et lui seul qui parle) :

s'il vous arrive d'être pauvre, d'avoir faim, de pleurer, d'être seul, ne perdez pas confiance, votre Père ne vous abandonne pas, il est avec vous, vous n'êtes pas séparés de lui.

Il vous aime même davantage, comme un père et une mère aiment davantage leur enfant malade. Bien sûr qu'il n'a, comme eux, qu'un seul désir : que vous ne pleuriez plus, que vous n'ayez plus faim.

à la suite merveilleuse, l'alliance du Sinai, l'alliance nouvelle inscrite dans le cœur de l'homme de Jérémie, l'alliance éternelle, un jour, en

Deux mots clefs du premier testament, deux mots qui nous constituent.

Electio et alliance.

C'est notre histoire qui commence ici.

Deux volets d'une histoire d'amour, pour utiliser un grand mot.

Et si, c'est accepter d'être premier de corde, tête de pont.

Une élection ne se porte pas comme une carte mais comme une croix.

Dieu s'enchanté et Dieu s'attache.

Le Dieu de la Bible ne se définit pas comme l'infini ou l'absolu ou le transcedant, mais comme celui qui s'enchanté et celui qui s'attache.

Et cette alliance qui commence ici, est celle qui nous a permis de faire passer avant notre propre honneur.

Et ne courrez jamais après la souffrance et ne la prêchez jamais à personne.

Mais il y a peut-être plus de vrai bonheur à rester avec lui, fut-ce dans la souffrance,

plus de vrai bonheur à avoir fait amitié avec lui, qu'à goûter sans lui de fausse nourriture.

Qui, si mon Jésus, peut dire une chose pareille ?

Siegneur, ne permet pas que nous ne soyons jamais séparés de toi.

Il faut sans doute plus de cœur que de tête.

Qui l'Esprit du Siegneur nous les fasse comprendre.

Quelle ligne de crête, ces étrangetés beatitudes,

comme il faut se garder à gauche et se garder à droite !

Page embarrassante, parce qu'elle est limpide ;

Il n'y a rien à en dire, rien à ajouter.

Il ne nous reste qu'à examiner notre vie dans le miroir de cet évangile.

On devine bien que Jésus parle en images, comme toujours,

et qu'il ne faut pas prendre ces images au pied de la lettre,

(A-t-on ironisé sur ces deux jones ?)

Mais que c'est un esprit qu'il inclutue,

comme si nous invitait à faire de la bonté,

chacun gregorian.

Quelque chose que le diast Paul VI quand il affirmait que le bien des autres

devrait passer avant notre propre honneur.

Année C - 2^{ème} dimanche de Carême –

Gn, 15, 5-18 ; Luc, 9, 28-36

La Transfiguration est un must le second dimanche du carême, comme les tentations le premier, mais comme par le passé¹ je vous ai dit sur le sujet des choses définitives, c'est la première lecture que je commente. Les premières lectures du temps de carême rappellent un épisode fondateur de l'histoire du salut, aujourd'hui l'alliance de Dieu avec Abraham.

A première vue, je ne me facilite pourtant pas les choses en choisissant

cette histoire étrange,
avec un rituel archaïque, primitif, presque sauvage.
Cette histoire d'animaux déchirés signifierait :

« *Je passe entre ces animaux déchirés et j'accepte d'être déchiré comme eux si je suis infidèle à l'alliance.* »

(À l'époque, on faisait serment sur le dos d'une bête. Il ne faisait pas bon appartenir à la gent animale du temps de nos ancêtres dans la foi.)

Le cérémonial est désarçonnant dans sa rudesse, mais il est évidemment gage d'authenticité.

Nous sommes au tout début de l'histoire du salut.

Dieu choisit Abraham et lui fait une promesse très concrète : terre et descendance.

La première alliance ne va pas plus loin, Abraham n'en demandait pas plus.

Mais les choses ne font que commencer, elles vont croître et embellir.

Nous sommes les héritiers de ce qui a vu le jour avec Abraham.

Ces événements sont comme des cellules souches qui vont donner naissance,

Parce que – ce n'est pas dans le texte, mais Jésus le croit – parce que la bonté, si nous le voulons, peut-être plus profonde que le mal.

De notre évangile, je choisis de vous parler du pardon.
(Étant bien entendu que je parle pour moi seul,
que je n'ai pas le droit de pardonner pour les autres,
que je dois, au contraire, pour eux, réclamer justice.
Mais, pour moi, je peux pardonner,
c'est-à-dire renoncer à mon droit, renoncer à ce que justice me soit faite, et Jésus m'y invite.)

Et, comme il y aurait tant de choses à dire, je me contente de vous donner un exemple,
littéraire encore bien !
C'est l'histoire Jean Valjean, racontée par Victor Hugo dans *Les Misérables*.

Valjean revient de longues années de bagne,
c'est un forçat endurci, ennemi du genre humain.
Il arrive à Digne et ne sait pas où passer la nuit.
Quelqu'un lui dit : « Allez frapper chez l'évêque, monseigneur Muriel,
c'est un homme bon, il vous accueillera. »
Et, de fait, l'évêque l'accueille comme un ami,
le nourrit et le fait même dormir dans de vrais draps.

Le lendemain matin, l'évêque est à peine levé qu'on frappe à sa porte.

Ce sont les gendarmes. Ils tiennent Jean Valjean.
Ils veulent rendre à l'évêque le chandelier en argent massif qu'il a manifestement volé
avant de s'éclipser dès potron-minet.
Surprise générale : l'évêque querelle Valjean :
« Enfin, mon ami, pourquoi n'en avez-vous emporté qu'un seul ? Je vous avais donné les deux. »

¹ * voir notamment Année B, carnet 5

Et J'èvedue donne le second chandelle à Valjean ébène.
 « Alors, on le relâche ? » demandent les gendarmes. « Bien sûr. »
 L'èvedue prend congé et Valjean repart libre.
 Il rouopt avec la haine, choisit de travailler,
 qu'il devient bon et généreux,
 le geste de J'èvedue la sauve.
 Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais soyez vaillants au
 mal par le bien.
 C'est exactement cela.
 Pardonner, c'est être vainqueur du mal,
 lui dire : « Tu n'iras pas plus loin. »
 C'est en cassant l'engrenage infernal,
 il me vient à l'esprit un autre exemple :
 celui du Cid, racconté entre autres par Pierre Corneille.
 Don Gomes, comte de Gormas, frappe don J'èvedue sur la joue
 droite. Et don J'èvedue ne tend pas la joue gauche,
 il tire l'épée et, quand l'épée lui tombe des mains,
 il va trouver son fils et lui dit : « Tu es ou meurs ».
 Je suis de ceux qui se sont efforcés de faire apprécier cette histoire
 héroïque par des potaches qui s'en soucient comme colin-tampon.
 Ce qui est étonnant dans cette histoire,
 avec mauvaise conscience.

« D'accord, dit le diable, Dieu seul, mais tu es sûr qu'il t'enferme ? Si il est le
 père que tu dis, j'as-le sortir du bois. Il est écrit « Il a pour toi donne ordre à ses
 angles de te garder en toutes tes voies ; eux, sur leurs mains, te portent pour
 qu'il la pirette ton pied ne bente. »
 Dieu, on voudrait tant qu'il parle, on voudrait tant savoir de quel
 camp il est, et ce qu'il pense,
 et qu'il a raison et qu'à tort,
 et ce qu'il faut faire.
 On n'est même pas sûr qu'il existe, on n'en a pas de preuve. Et il ne
 le dit pas et il se tait, et il nous laisse faire et ne résout pas nos
 problèmes à notre place.
 Une très grande figure du protestantisme allemand, Dietrich
 Bonhoeffer, impliquée dans l'attentat de juillet 44 contre Hitler et
 exécute pour ce motif, disait qu'eus devions vivre « ac si deus non
 ill faut, disait-il, vivre à la fois avec Dieu et devant Dieu mais sans
 Dieu : avec Dieu et devant Dieu, car il est là de manière continue,
 il est là comme un accompagnement continu, comme ce qu'on
 pas un instant sa main ne nous abandonne.

Mais sans lui, sans lui demander de résoudre nos problèmes, en
 appelle en musique une base obstinée : obscurément l'amour.
 Il est là comme un accompagnement continu, comme ce qu'on
 son merveilleux, son amoureux silence.

J'arrête ici ces réflexions pour ce premier dimanche de carême.
 En guise de post-scriptum, un devoir de vacances : lire donc au
 merveilleux psaume 90 dont Satan se servait contre Jésus. C'est L'E-psaume du
 carême, il est très beau, tout simple, plein d'une admirable confiance.

Vous pourvez en faire une si belle prière pour le temps de carême.

Jésus revit cette première tentation. «*Tu as faim, tu l'as bien mérité, ton pain. Alors, si tu es fils de Dieu, puisque tu es Fils de Dieu, prends les choses en main, change les pierres en pain et qu'on en finisse !*»

Ce n'est pas une invitation à faire de la magie : Jésus n'est pas un magicien et le diable le sait. Jésus répond : «*C'est vrai, j'ai faim, je l'ai mérité, mon pain. Mais je n'exigerai pas, comme le peuple au désert, que Dieu me le donne. Je le lui demande et je l'attends de sa main. Car ce pain est l'image de ma vie : je veux le recevoir comme je me reçois. Oui, je me reçois de lui comme je reçois ce pain.* »

Deuxième épreuve, les faux dieux du désert :

Au désert, fatigué de ce Dieu lointain et invisible que leur proposait Moïse, le peuple s'était fait un veau d'or transportable, à portée de main, manipulable. Un faux Dieu. La chose peut nous paraître curieuse mais telles étaient les mœurs de l'époque.

Les faux dieux que Satan présente à Jésus et à nous, ne sont plus ceux du désert, c'est la puissance, l'argent, le pouvoir. Satan a renouvelé son fonds de commerce :

«*Toi aussi, cesse de rouler pour ce Dieu-là, arrête de courir après des chimères : sois riche, sois puissant, les hommes accourront pour manger dans ta main.* »

Réponse de Jésus, magnifique : «*Dieu seul !* » comme écrit superbement sur le fronton d'une ferme ancienne de la campagne nivelloise.

Ces mots, cette formule adamantine, ne les répétons pas si nous ne les habitons pas, s'ils ne sont pas vrais pour nous. Mais qu'au moins nous refusions de suivre des faux dieux : la volonté de puissance (dont Freud disait que l'instinct en l'homme en était aussi fort que l'instinct sexuel), et le culte de l'argent sont des crimes de lèse-humanité.

Troisième épreuve, au désert, le peuple avait exigé des preuves : «*Très bien tout ce que tu nous racontes et cette terre que tu nous promets, mais quelle preuve nous donne-t-il, ton Dieu ?*»

La troisième tentation est subtile, perfide, c'est peut-être la plus forte.

don Diègue et don Rodrigue font ce qu'ils doivent faire. Voilà, en plein monde chrétien, une autre morale, la morale de l'honneur en concurrence avec la morale de l'évangile. Deux morales coexistent et ont coexisté dans la société chrétienne au cours des siècles, celle de la douceur, de l'humilité et celle de l'honneur seigneurial et militaire. Tendre la joue gauche, c'est bon pour les moines et les humbles. Pas pour les maîtres.

Ceux qui pardonnent sont des êtres blessés. Mais, plutôt que d'étendre la contagion du mal, ils l'arrêtent eux-mêmes. Alors qu'ils pourraient garder le poing serré, les voilà qui ouvrent des mains généreuses. Au creuset de leurs cœurs, la souffrance et la rancune finissent par être submergées par la bonté. C'est peut-être l'acte le plus puissant qu'il soit donné aux hommes d'accomplir.

Sainte Thérèse de Lisieux dit quelque part qu'aimer c'est pardonner. J'espère que l'amour n'est pas que cela, mais c'est cela aussi.

Mon but n'était pas de vous dire, sur le pardon, des choses héroïques et sublimes – c'est très décourageant, l'héroïque et le sublime – mais de nous dire que nous devons peut-être apprendre le pardon quotidien, terre à terre, à la portée de toutes les bourses, à la portée des chrétiens que nous nous efforçons d'être.

C'est l'ouvrage de toute une vie. Devenir chrétien est l'ouvrage de toute une vie. « Il y en a qui donnent avec peine, a dit le poète, et cette souffrance est leur baptême. Il y en a qui donnent avec joie et cette joie est leur récompense.

Nous nous passons toute l'heure pour ce dimanche.

Année C - 8^{ème} dimanche du temps ordinaire - Luc, 6, 39-45

Il y a donc tout comme il respirent,
Pour ces gens-là, merci Seigneur !
comme ils étaient au-delà de la souffrance et de la joie. »

Année C - 1^{ère} dimanche de Carême - Luc, 4, 1-13

Napoléon. Je ne vous dirai pas tout.
Il s'est écrit sur ces quelques versets autant de livres que sur
royaumes, le temple.

Le carême commence chaque année par le récit des tentations qu'on
lit chez Matthieu et chez Luc. Trois tentations célèbres : le pain, les
viens chevaux soutenus par les brancards de la carrière qu'ils traînent
boulot sacre grâce auxquels si souvent nous tenons debout comme les
et qui s'effondrent quand on les leur enlève.

Quarante, ça va sans dire mais ça va encore mieux en le disant, est
évidemment un nombre symbolique, (un peu comme nous disons :
Jesus s'est donc retiré 40 jours au désert :

Séigneurs, Moïse est resté 40 jours sur le Sinaï avant de voir le
chiffre de l'attente, de la préparation, de l'incomplétude, de
Chrétiens, c'est un chiffre qui n'a pas trop bonne réputation
dans la Bible, de manière tout à fait arbitraire d'ailleurs : c'est le
Jésus au 36 chandelles»).

Jésus commence sa mission par 40 jours de retraite.
soit restes 40 ans.

Il n'y a pas que le chiffre qui soit symbolique, le récit l'est aussi.
Vous n'êtes pas obligés, il vous est même interdit, de vous
au récit son aspect extraordinaire, le prendre à la lettre, est la
réalité et ces histoires de diable sont un revêtement littéraire. Garder
représenter un diable en os. Tout est intérieur dans ce

en faisant tomber la manne.

Dieu, bon prince, avait répondu, avec un peu de mauvaise humeur,

Le peuple avait exigé que Moïse lui donne du pain et le Seigneur

Première tentation, le pain.

3. En quoi sommes-nous concernés ?

2. Comment Jésus, qui le revit, y répond-il ?

1. A quel épisode du premier testament est-il fait allusion ?

Chaque tentation pose trois questions :

tentations du peuple au désert.

citations bibliques, est que Jésus revit pendant 40 jours les 40 ans de

et le diable faire assaut de révolte et se bombarde de

La clé pour comprendre cette joute extraordinaire où l'on voit Jésus

courir au désert pour connaître le désert.

Un lieu de discernement, de dépouillement, de verté. Pas besoin de

et qui s'effondrent quand on les leur enlève.

C'est par excellence le lieu de l'épreuve : un lieu géographique mais
surtout mystique où l'homme n'a plus ni miroir, ni spectateur, ni
admirateur, plus d'appui. Pas même son boulot, ce sacré boulot, ce

Et tout ça s'est également passé au désert. Il est bien réel, celui-là !
Le récit s'apparente à ce que les spécialistes appellent les récits
destinées à tester son courage.

d'adoубement où le héros est sorti à un crescendo d'épreuves

Le récit s'est également passé au début de sa mission, Jésus s'est arrêté,
Ce qui s'est passé, c'est qu'il a débuté de sa mission, Jésus s'est arrêté,
mission que sur ce comment.

Il a pris du recul, il s'est posé des questions. Moins sur le fait de sa

meilleure façon de dire qu'il ne vous concerne pas et de tirer votre
fourni qui vous fait des propositions malhonnêtes ?

Il en a donc tout comme il respirent,

Pour ces gens-là, merci Seigneur !

comme ils étaient au-delà de la souffrance et de la joie. »